

# Wadjda

---

*de Haifaa Al Mansour*

On dit que c'est le premier film saoudien. En tout cas le premier tourné par une femme, sur les femmes. Il témoigne de la place des femmes dans cette société ultra conservatrice et corsetée par la religion. Cette exacerbation de la problématique n'en est pas moins exemplaire d'une question universelle, celle de rapport des hommes et des femmes, que toutes les sociétés ne traitent pas de la même façon.

Wadjda, 12 ans, porte jeans et baskets sous sa robe noire, uniforme obligatoire des petites filles. Les garçons sont tout de blanc vêtu, cela va de soi. Wadjda écoute du rock et vit dans une famille aisée qui n'en est pas moins conservatrice, ce qui doit être la norme en Arabie saoudite. On ne voit pas souvent le père, qui rentre une fois par semaine, parfois tous les 15 jours, ce qu'il présente comme une punition pour sa femme. On comprend tout doucement, au cours du film, que le couple n'a eu qu'une fille et que monsieur attend un garçon que sa femme n'a pas pu lui donner, ayant eu des problèmes à l'accouchement de la première. Ceci dit, ce père a l'air tout ce qu'il y a de plus sympathique. Dans ses rares temps de présence il se montre tout à fait tendre et complice à l'égard de sa petite fille, avec laquelle il partage l'amour des jeux vidéo.

Wadjda aime bien jouer avec son copain Abdallah, qui a le même âge. Sauf que lui, il a un vélo. Un jour, pour la taquiner, en passant à côté d'elle avec son vélo, il lui arrache son voile noir. Elle le poursuit de toutes ses forces, mais à pied, elle ne peut pas lutter. De là lui vient le désir irrésistible d'acheter un vélo. Elle va découvrir avec stupeur ce que moi-même je ne savais pas : les filles n'ont pas le droit d'avoir de vélo. Ça ne se fait pas, c'est comme ça, c'est « mal élevé » pour un fille et évidemment pour une femme. De plus, on sait qu'en Arabie, elles n'ont pas le droit de conduire. Ce qui pose quelques difficultés à la mère de Wadjda pour aller à son travail : elle se fait amener par un taxi collectif qui fait la tournée du quartier pour ramasser toutes les femmes qui travaillent. Le jour où celui-ci la laisse tomber, elle doit implorer un jour de congé à son patron.

Sa demande de vélo se heurte donc au refus de sa mère, qui lui explique cette particularité de la société saoudienne, qu'elle présente comme quelque chose de tout à fait naturel. Mais Wadjda, pétillante et pleine de vie, ne se laisse pas impressionner si facilement. Elle veut son vélo pour faire la course avec Abdallah, et lui montrer qu'elle peut le dépasser. Elle le veut, et elle l'aura. Elle va tout mettre en œuvre pour rassembler l'argent nécessaire pour le vélo qu'elle a déjà réservé chez le marchand. Elle confectionne des bracelets aux couleurs des équipes de foot saoudiennes, et les vend à l'école. Elle monnaie tous les petits services qu'on peut lui demander, notamment celui de passer des messages entre une grande fille et son « frère », comprendre son amoureux... pas si simple de se rencontrer entre personnes de sexe différent dans ce pays ! Non seulement les femmes doivent se voiler intégralement, mais elles ne doivent pas élever la voix, au cas où un homme pourrait les entendre, et se cacher au cas où un homme apparaissant au bout de la rue pourrait les apercevoir. Et bien entendu, la femme confectionne le repas pour son époux et ses invités, repas qu'elle laisse au seuil de la porte, car bien entendu, elle n'y participe pas, elle mange avec sa fille dans la cuisine.

Jusqu'ici, j'ai décrit les conditions sociales de l'intrigue. Tout cela est très bien rendu par la cinéaste, sans appuyer, presque sans jugement dirait-on. Elle décrit la vie

quotidienne des femmes de son pays. C'est comme ça, il n'y a nulle méchanceté chez les hommes, le pays vit sa tradition, c'est tout.

Mais sous ces particularités sociales, je reconnais bien la problématique à laquelle nous avons tous à faire. Les vélos reviennent très souvent dans les rêves de tout le monde. Ils sont souvent volés ou le rêveur le vole, ou cherche à l'acheter sans y parvenir. Et très souvent aussi, ces vélos sont l'occasion d'accidents divers et variés. Il est clair qu'il s'agit du phallus. La fille ne l'a pas, elle veut s'en procurer un, et dans ce film sa motivation est claire : c'est pour rivaliser avec le garçon, pour lui montrer qu'elle en a un aussi. Ce n'est pas parce qu'en occident, les filles peuvent avoir des vélos que ça change quoi que ce soit à la problématique. Elles rêvent quand même de vélo ! Et qui plus est, les garçons, tout autant ! Autrement dit, la possession de l'organe anatomique correspondant ne rassure même pas. On appelle ça l'angoisse de castration chez les garçons, l'envie du phallus chez les filles.

La société saoudienne met en lumière ceci : toute l'organisation sociale tourne autour de cette angoisse et de cette envie, elle est une réponse destinée à canaliser angoisses et désirs. Depuis le village primitif, il en est ainsi partout dans le monde : comme l'avait montré Lévi-Strauss, le village est toujours coupé en deux à seule fin d'organiser l'échange des femmes et, du coup, de tous les produits et services entre les deux moitiés. Ça ne veut pas dire que chez nous, tout ne tourne pas aussi là autour. Ça tourne différemment, c'est tout. Je dirais même que l'apparente liberté des mœurs voile bien mieux ce que l'obsession du voile, en pays musulman, dévoile. La claustration des femmes, l'interdiction qui leur est faite de se montrer, de sortir seule, de conduire, indique bien la peur qu'elle inspire aux hommes. La peur de leur propre désir, et surtout l'angoisse de la castration qu'elles présentent. Au fond, c'est la même chose : le désir suppose la capacité de se confronter à la castration, côté hommes aussi bien que du côté femmes.

Ainsi la petite Wadjda, qui n'accepte pas cette injustice et fera tout ce qu'il faut pour avoir son vélo. C'est là que va se placer toute l'habile ironie de la réalisatrice. Wadjda apprend qu'un concours de récitation du Coran sera doté d'un prix de mille reals, ce qui est à peu près le prix de vélo convoité. Elle qui n'en avait rien à faire de la religion va se mettre à l'étude accélérée du Coran... pour s'acheter un phallus ! Car ce n'est pas à une conversion qu'on assiste, pas le moins du monde. C'est juste l'adaptation à une réalité sociale dont elle choisit de se servir pour parvenir à ses fins. Elle y mettra un tel acharnement qu'elle gagnera le prix, malgré la mauvaise réputation qu'elle avait obtenue par sa désinvolture dans l'esprit de la directrice de son école.

Et là, nouveau dévoilement. A la remise du prix, la directrice lui demande ce qu'elle compte faire de son argent. Tout naïvement, elle explique devant l'assistance médusée qu'elle va s'acheter un vélo. La directrice rattrape le coup en dévoilant l'hypocrisie de tout cela : « ne crois-tu pas qu'il serait mieux de faire un don ? à nos frères palestiniens par exemple... nous ferons un don en ton nom ». Et voilà. Il y avait un prix mais c'était un leurre, ce n'était pas un prix. La religion prêche la morale, mais s'arrange du mensonge auprès des enfants. On vient en quelque sorte de voler une nouvelle fois le phallus de Wadjda, comme Abdallah lui avait volé son voile, point de départ de l'histoire.

Une histoire se chuchotait dans la cour de l'école : la police aurait surpris un voleur dans l'appartement de la directrice. Les plus malines donnent l'interprétation à leur camarades : il faut comprendre : la police des mœurs a surpris un amant dans la chambre de la directrice. Voilà ce que Wadjda retournera à la dite directrice sur le podium, une fois avoir compris qu'elle avait été dupée. Soyons malins à notre tour : dans

les rêves de tout le monde, l'intrusion d'un voleur dans la chambre est un constante. Il s'ensuit des mesures de protection qui vont de la normalité sociale aux rites les plus insensés. Il s'agit de la mise en scène d'un acte sexuel où le voleur est la métaphore du phallus tandis que la chambre l'accueille en métaphore du vagin. L'exacerbation saoudienne entretient une police des mœurs qui ne fait que souligner dans l'organisation sociale ce qui se trouve chez tout le monde à l'état de surmoi : la dimension de transgression qui accompagne tout acte sexuel, avec sa sanction potentielle, la castration. De là se mettent en place tous ces troubles connus sous le nom de frigidité, impuissance, éjaculation précoce, migraines, tromperies, passions, divorces, etc. La tromperie de la directrice, qui est celle de toute la société en tant que représentative du surmoi, c'est cette tromperie du sexe lui même : comment se fait-il qu'il y ait, ici un phallus et là, non ? Cette injustice fondamentale fonde la société, quelle qu'elle soit.

Wadjda est déçue. Sa mère aussi : de son balcon elle assiste au mariage de son mari. Ah oui, là bas c'est possible : l'homme peut répudier sa femme comme il veut. Elle ne lui a pas donné de garçon, alors voilà, il se remarie, sans s'encombrer des toutes nos procédures de divorce. Mais en consolation pour toutes les deux, elle a acheté le vélo pour Wadjda. Celle-ci, radieuse, peut enfin aller se mesurer à son ami Abdallah. Ce dernier adore ça ; il offre même de l'épouser plus tard. Comme quoi, des changements sont possibles dans l'attitude des uns et des autres. C'est le versant optimiste du film.

La dernière image est emblématique. Wadjda sur son vélo pédale vers l'horizon où l'on devine peut-être la mer. Elle a dépassé Abdallah, cela va sans dire. Mais là-bas une grande route au flux incessant de véhicules croise son chemin. Elle pédale aussi fort qu'elle peut. Va-t-elle se jeter en travers de ce flot ? Non, elle n'est pas folle. Nous avons vu qu'elle pouvait se servir des codes de sa société pour ses propres fins. Elle peut aussi respecter le code de la route ; montrant par là qu'elle sait conduire, qu'elle sait se conduire. Peut-être un avenir pour l'Arabie saoudite. Peut-être un avenir pour toutes les femmes.

Richard Abibon  
09/04/14